

27-10-17 Lampet

Mon pauvre vieux Barillet,

J'ai relu, ces derniers jours, ta plus récente lettre. Je n'ai jamais été enclin à l'optimisme. Je suis pourtant obligé de te dire qu'en un passage tes lignes désenchantées m'ont déplu.

"Les vieillards et les jeune(e)ux remplissent auprès de nos chères amies les devoirs qui nous incombent naguère. Et le ~~so~~<sup>souvenir</sup> de nos étreintes s'efface vite dans le cœur de nos maîtresses, jadis folles."

Mon pauvre ami, je n'essaie même pas d'imaginer à quel souvenir peuvent s'appliquer ces phrases allusives. J'ai assez souffert, alors que j'étais de cœur jeune, de ne pouvoir oublier pas. Te dirai-je que, sur la fin de mil neuf cent seize, voulant disparaître d'un monde où je m'étais toujours ennuyé, j'avais réglé mes derniers moments. Je souffrais trop, de trop me souvenir, d'aimer trop, en silence. Puis un grand bonheur est venu. On m'a aimé. Au moment de se marier, on m'a écrit pas pu. On me l'a écrit. Depuis ce temps, je sais que si j'avais été malheureux, c'est parce que je l'avais bien voulu. Pourquoi se taire? Pourquoi être [dialoc.org](http://dialoc.org)  
Bibliothèque municipale de Bordeaux

de destin m'a donc été favorable. Il m'a  
toujours été favorable. Seuls, de sets sempules m'ont touj  
ours fait devier des Bahams qui s'offraient à moi.

Mais même à présent que je déboude  
en secret d'une douce certitude; même s'il m'avait  
fallu recevoir ~~un~~ suicide pour tout artier enfin, je ne  
répète, et ne serais répété ces vers d'André Gide dans  
l'un de ses ouvrages :

La trace du navire sur l'onde,  
De l'homme sur le corps de la femme profonde,  
Dieu lui-même, Nathan, ne la trouverait pas...

Je crois que cette guerre fera comprendre  
aux hommes, s'ils l'ignoraient encore, que les femmes  
sont esclaves, comme nous, de leurs appétits sexuels. J'ai eu  
des maîtresses, - comme tout le monde -, pour lesquelles  
j'étais tout indulgent. Je ne les aimais pas. Deux jours  
me suffisaient pour bien au accès de leur cœur. Je ne  
crois pas qu'elles m'aient jamais trompé, - sauf une,  
qui, de son astuce, en 1915, m'a laissé un souvenir  
 cuisant. Elles voyaient bien que je ne les aimais pas.  
Mais toutes m'ont dit: "Toi, au moins, tu comprends  
les femmes." Et il est vrai que j'ai pour leurs défaillances,  
- qui ressemblent tant tant aux nôtres -, une pitié infinie.

Vois-tu, lorsque je rentrerai, si celle  
qui veut bien, parce qu'elle m'aime comme je l'aime, porter

mon non, ne trahait, - j'en mourrais. Mais je ne  
ferais pas un geste pour l'avoir malgré elle, je ne dir-  
ais pas un mot, je n'écrirais plus une seule lettre. Je  
ne sais pas supplier. Je vais de dechou. Et j'ai de l'  
avoir une trop noble idée pour l'entretien de plaintes  
et de larmes... Tout être humain, quel que soit son sexe,  
est libre de soi-même...

L'indulgence est la suprême bonté et le  
parfait détachement. Parlant de Marie-Antoinette et du  
stérilisme, Romain a dit cela quelque part. J'arrive peu  
à peu à ce nirvāna où je souhaite arriver quelque  
jour. Déjà je suis parvenu à ne plus beaucoup m'inté-  
resser à moi-même, mais à autrui.

Certes, ce n'est pas du premier coup que  
je suis arrivé à me déprendre de tout ce qui fit la  
joie de ma jeunesse. Au sens strict du mot, je n'ai  
jamais été malheureux. La richesse ne me tente guère,  
la plupart des bonheurs humains ne sont devenus indi-  
fférents. Je ne souffre que de trop rêver, que de vivre  
trop réfléchi. J'analyse mes plus humbles joies pour y trouver  
le grain d'aristocratie qui leur donne saveur. Tous mes  
derniers vers sont marqués au sceau de la réflexion. Je  
ne me propose pas en exemple. Il ne faut prendre des  
philosophies et des systèmes que ce qui s'ajoute au carac-  
tère que l'on a. Car tout le reste est littérature.

Ma santé est bonne, je travaille beaucoup. j'ai trois livres qui sont terminés, et au point. Part- être paraîtront- ils en septembre ou octobre de l'année prochaine. Je crois que les plus difficiles sont satisfaits. Je les ai édifiés en sorte que s'allient harmonieusement la forme et le fond. Mais je peux me tromper, des écrivains trouvent leurs ouvrages toujours bien mieux qu'ils ne sont en réalité...

Quand je serai marié, sans doute me sera-t-on<sup>tu</sup> donné le bonheur de t'être utile. Ma fiancée et sa famille fréquentent chez des artistes et écrivains en renom. Mon futur beau-père est d'ailleurs un graveur estimé et un bibliophile connu... Je m'efforcerai d'aplanir pour toi la difficulté des débuts. Mais sans doute n'écrirai-je plus. La littérature me lasse. Je me plongerai dans les vieux livres, dans les débris de tout ce qui ne plaît- pour ne plus entendre le bruit de la vie et des civilisations qui s'affrontent, - civilisations, ou barbare perfectionnée ?

Bon courage. Et affectueusement tien,  
toujours,

Ⓜ R. Maran.

Je souhaite que la nouvelle année apporte à toi et aux tiens la réalisation de tous les souhaits formulés.